

## **LES REPRÉSENTATIONS DE LA SORCIÈRE DANS L'ŒUVRE D'ANNE HÉBERT**

**Anca MAGUREAN**

anca.magurean@gmail.com

**Université « Stefan cel Mare » de Suceava, Roumanie**

### **Résumé**

*La sorcière est un personnage réel, avec une longue histoire derrière elle. Elle tient donc par cela du réel, fortement représentée dans la littérature, l'art, l'anthropologie, dans les croyances païennes et chrétiennes, dans toutes les civilisations depuis des siècles. Mais elle tient aussi du surnaturel, de la magie, par ses actes et ses incantations par lesquels se produit une transgression de l'ordre moral et social, et par cela, une transgression de l'humain aussi. Personnage infernal mais suscitant en même temps la pitié par son caractère de hors-la-loi, la sorcière reste, avec le diable, une figure qui provoque à la fois une attraction et une répulsion indicibles. L'article se propose donc d'étudier la figure de la sorcière à côté de celle du diable, dans deux des plus connus romans hébertiens : « Kamouraska » et « Les Enfants du sabbat ».*

*Mots-clé : diable, fantastique, sorcellerie*

### **Abstract**

*The witch is a real person with a long historical background. It is verging on the real, as it is represented in literature, art and anthropology, in pagan and Christian beliefs, in all civilizations for centuries. But it is also verging on the supernatural, on the magic, by its acts and incantations that produce both moral, social transgression and human transgression. A devilish character that arouses pity through its outlaw nature, the witch remains, together with the devil, a figure that simultaneously causes indescribable attraction and repulsion. Our article aims to study the witch and the devil figures in two of Anne Hebert's well known novels: « Kamouraska » and « Les Enfants du sabbat ».*

*Keywords: devil, fantastic, witchcraft*

### **Sumário**

*Bruxa é uma pessoa real, com uma longa história. Ela é representada na literatura, arte, antropologia, pagãos e cristãos crenças, em todas as civilizações ao longo dos séculos. Mas também ela é um personagem fantástico e mágico que faz, por seus atos e palavras, uma transgressão da ordem social, moral e humano. Caráter infernal que enquant a misericórdia, a bruxa está com o diabo, uma figura que, ao mesmo tempo causando uma atração e uma repulsão indescritível. L'artigo tem como objetivo estudar a figura da bruxa e da diabo em dois dos mais conhecidos romances de Anne Hébert: « Kamouraska » e « Les Enfants du sabbat ».*

*Palavras-chave :diabo, fantástico, bruxaria*

Personnage historique et fictionnel, la sorcière a éveillé, au fil du temps, des craintes et des superstitions qui en ont fait une créature redoutable possédant les forces obscures du Mal absolu. La figure de la

sorcière, aux côtés de celle du diable, « expression du Mal et de l’Absurde »<sup>1</sup> dont elle ne se départit jamais, traverse en entier les récits d’Anne Hébert à tel point que l’on peut dire à juste titre que son œuvre est ensorcelée et ensorcelante à la fois. D’ailleurs, ce personnage marginal et maléfique reste le plus travaillé de toute l’œuvre (du moins fantastique) de l’auteur québécois qui reconnaît son intérêt pour la sorcellerie et pour les rites d’exorcisme. Anne Hébert envisage cet aspect social et religieux de l’histoire humaine comme un mélange de culpabilité et de révolte, qui prenait un aspect de magie à travers ces pratiques censées redonner la liberté de vivre :

*Ce qui m’intéresse tant dans la sorcellerie, c’était justement le fait que la vie, que tout ce qui nous était dû, prenait, à cause de la culpabilité, une espèce d’aspect magique. Il fallait presque faire une effraction pour avoir la vie. La vie n’était pas donnée de soi. Il fallait presque faire un acte de sacrilège pour s’en emparer.*<sup>2</sup>

Anne Hébert n’est pas le seul écrivain du Québec à avoir été intéressé par ce personnage mi-mythique, mi-réel, car la Nouvelle-France, espace profondément marqué par le catholicisme et les histoires de sorcières, a imprégné l’imaginaire des auteurs modernes par cette figure controversée. Lori Saint – Martin évoque cet aspect dans une étude intitulée *Figures de la sorcière dans l’écriture de femmes au Québec*, tout en mettant l’accent sur le caractère de victime sociale et historique de ce personnage qui est devenu un symbole vivant :

*Cette figure se trouvait au point de convergence d’un grand nombre de réseaux thématiques essentiels ; la victimisation de la femme par la société patriarcale, la folie comme moyen d’y échapper, la recherche d’un passé oublié des femmes, la maîtrise du corps et de la fertilité, enfin la crise de conscience politique et le militantisme féministe. La force du symbole de la sorcière vient de ce que cette femme est une sorte de carrefour signifiant.*<sup>3</sup>

Malgré son côté merveilleux en tant que personnage de contes, la sorcière n’apparaît pas dans les récits fantastiques et chez Anne Hébert non

---

<sup>1</sup> Brion, M. – *Arta fantastică*, Ed. Meridiane, Bucuresti, Col. Biblioteca de artă, 1970, (trad. Modest Morariu), p. 74.

<sup>2</sup>Smith, D. – « Anne Hébert et les eaux troubles de l’imaginaire », entrevue avec Anne Hébert dans *Lettres québécoises : la revue de l’actualité littéraire*, no 20, 1980 – 1981, sur <http://id.erudit.org/iderudit/40334ac>, p. 71.

<sup>3</sup>Saint – Martin, L. – « Écriture et combat féministes : figures de la sorcière dans l’écriture de femmes au Québec », in *Quebec Studies* no12, Spring/Summer 1991, p. 67.

plus sous l'aspect grotesque de vieille femme au nez crochu et munie d'un balai, mais sous une forme plus élaborée de jeune et belle femme qui exerce son pouvoir maléfique sur l'entourage, sur les hommes surtout. Elle ne doit pas être assimilée à l'image de la magicienne qui désigne une citadine alors que la sorcière se manifeste au sein d'une communauté villageoise et perpétue la tradition des ancêtres. *Tu es ma fille et tu me continues* répète, dans le roman *Les Enfants du sabbat*, à maintes reprises, un des personnages qui affirme ses anciennes origines de sorcière.

Les sorcières représentées par Anne Hébert réussissent toujours à s'immiscer dans la société et à en perturber les lois naturelles. *Kamouraska* et *Les Enfants du sabbat* sont deux des plus célèbres romans hébertiens où la figure de la sorcière s'affirme pleinement et sans équivoque, à travers les personnages d'Elisabeth d'Aulnières, d'Aurélié Caron et même de Florida, dans le premier cas, et de Julie Labrosse et toute sa lignée de femmes aux vertus de sorcières pour le deuxième roman.

Le roman *Les Enfants du sabbat* n'appartient pas à ce que la critique appelle « le fantastique canonique », car le personnage focalisateur n'est ni tout à fait humain, ni tout à fait monstrueux, il se situe entre les deux, tout comme le genre qu'il représente. Sœur Julie de la Trinité, l'héroïne de ce roman, est à la fois personnage et phénomène, elle incarne le mal qui se manifeste sur son entourage, subissant à son tour la terreur d'un passé qui se superpose sur le présent.

La plus « célèbre » des sorcières du corpus hébertien est, sans aucun doute, sœur Julie de la Trinité, la jeune religieuse des *Enfants du Sabbat* qui, évoluant dans l'univers clos du couvent, réactualise le thème de la nonne sanglante inauguré par le roman gotique de Matthew Gregory Lewis. Descendante de la lignée des sorcières qui ont transmis leur savoir de mère en fille, sœur Julie doit continuer la tradition (*Tu es ma fille et tu me continues*, lui rappelle la voix de sa mère, sorcière de la montagne de B.) et plus encore, réaliser ce qu'aucune de ces ancêtres n'ont réussi : accoucher d'un fils issu de l'inceste !

Par le pouvoir qu'elle détient de sa mère, elle aussi sorcière de mère en fille, sœur Julie réussit à instaurer la terreur dans tout le couvent : les religieuses font de terribles cauchemars, la sœur économe devient folle, celles qui accompagnent Julie ont des visions terrifiantes et ravissantes à la fois, l'abbé Migneault a des insomnies, l'aumônier Flageole se prépare à des apparitions nocturnes et la mère supérieure erre dans les couloirs du couvent en proie à une grande terreur provoquée par la présence pressentie du diable qu'elle croit caché sous son lit. En sorcière toute puissante, elle en porte d'ailleurs la marque, *le stigma diaboli* : une *brûlure au deuxième degré, de forme carrée, au bas du dos*, ainsi qu'une *cicatrice blanche, lisse*

*et nacrée, au creux des reins et une marque nette et claire, à l'épaule droite, comme la trace d'une morsure. Tantôt elle est d'une beauté éblouissante destinée à séduire, tantôt elle s'identifie à une bête féroce aux dents blanches et fortes qui se retroussent et aux yeux dont la pupille est horizontalement fendue comme celle des loups et à une langue râpeuse. Elle perd le contrôle de la réalité et vit dans un monde halluciné de la faute, ce qui détermine une dépersonnalisation de sœur Julie dans ses états d'incohérence subjective : Je suis elle et elle est moi ».*<sup>1</sup>

Selon les théologiens, les marques de la possession se traduisent par la glossolalie, la présence du *stigma diaboli*, la hiérognose (la connaissance des choses secrètes) et la télékinésie. Dans ce contexte, sœur Julie est un exemple parfait de créature possédée par le diable. Il est intéressant d'analyser les rapports qui existent dès le début entre Julie et le diable, car tout le roman *Les Enfants du sabbat* se trouve sous les auspices de ce couple redoutable diable-sorcière. La scène-clé de cette relation est celle de l'accouplement de Julie avec Adélarde, le diable présidant la messe noire dans la cabane de la montagne de B.

Le diable a marqué Julie de ses signes, elle portera désormais le *stigma diaboli*, non pas seulement sur son corps, mais aussi dans son regard, dans ses gestes et dans ses actes. Plus que cette connaissance supérieure qu'elle reçoit en échange de son initiation, sœur Julie devient aussi consciente de son appartenance à une ancienne lignée de sorcière à laquelle elle doit assurer la continuité. Utiliser tous les moyens pour avoir un enfant, digne continuateur d'une famille de sorcières de mère en fille, devient l'enjeu de ce personnage qui n'épargnera aucune occasion pour y parvenir. Ce qui en résulte est un combat entre les forces de Dieu et celles du diable pour entraver le projet diabolique.

Cette « initiation » par l'inceste, ressemble à un pacte satanique que Julie a conclu avec Adélarde le diable. Maintenant, elle se sent liée pour la vie à ce monstre qui lui a donné tout le savoir et la puissance qui feront d'elle une grande sorcière. Elle en est d'ailleurs fière car cet acte sexuel accompli selon les rites de la sorcellerie a d'autres connotations que dans la société catholique qui le condamne :

*Dans la sorcellerie, tout est inversé, la cérémonie de l'Église, le bien et le mal. La montagne, c'est l'envers du monde. Julie, quand elle est violée par son père, est à la fois épouvantée et fière.*<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Hébert, A. – *Les Enfants du sabbat*, Ed. du Seuil, Paris, 1975; Ed. du Boréal, coll. „Boréal compact”, Montréal 2004, p. 161.

<sup>2</sup> Smith, D. – « Anne Hébert et les eaux troubles de l'imaginaire », entrevue avec Anne Hébert dans *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, no 20, 1980 – 1981, sur <http://id.erudit.org/iderudit/40334ac>, p. 71.

Elle ne pense plus quitter ses parents dont elle est attachée à présent par des liens plus forts que ceux de famille, par un pacte avec Satan lui-même. Le thème du pacte satanique date depuis longtemps, on le rencontre depuis le Moyen Âge et a fait fortune jusqu'à nos jours dans nombre de créations littéraires, dont la plus célèbre reste le *Faust* de Goethe. La décision de Julie de ne pas suivre son frère qui avait été jusqu'alors son compagnon de souffrance exprime le choix qu'elle fait et qui la situe du coup du côté du Mal. Gilbert Millet envisage le pacte satanique comme une nouvelle expression du libre-arbitre de celui qui doit faire son choix entre le Bien et le Mal : « Le pacte satanique est une illustration du libre-arbitre dont disposent les humains, en dépit du péché originel. »<sup>1</sup>

Le diable fait sentir sa présence tout le long du récit. La mère supérieure pressent sa présence sous son lit et l'abbé Flageole le voit dans sa chambre avec *Sa barbe de bouc. Ses yeux en amande. Sa face en lame du couteau. Une aisance à nulle autre pareille dans le rire et dans la moquerie.*<sup>2</sup> Il instaure son règne dans tout le couvent qui devient l'image-même d'un enfer peuplé par les « mortes-vivantes » et où se font entendre des cris rauques, des rires aigus, des brouhahas terrifiants, des gémissements et des hurlements de possédés, toute une orchestration infernale vouée à semer la terreur. Sa présence est suggérée aussi à la fin du récit par l'image du jeune homme mystérieux qui attend sœur Julie dans la rue : *Un jeune homme, grand et sec, vêtu d'un grand manteau noir, étriqué, un feutre foncé sur les yeux, attend sœur Julie dans la rue.*<sup>3</sup> Le diable s'identifie aussi avec Adélarde, le père de Julie, dans la scène de l'inceste (*Une grande ombre d'homme cornu était là devant elle, le visage plein de suie, la poitrine noire soulevée par une respiration oppressée.*<sup>4</sup>). Les rapports sexuels de la sorcière avec le diable, acte accompli lors du sabbat est, selon Mircea Eliade, « une dure épreuve initiatique »<sup>5</sup> qui manque de plaisir et « attestant une nostalgie religieuse, un puissant désir de retourner à une phase archaïque de la culture – à l'âge onirique des commencements

---

<sup>1</sup> Millet, G & Labbé, D. – *Le fantastique*, Ed. Belin, Paris, 2005, p. 116.

<sup>2</sup> Hébert, A. – *Les Enfants du sabbat*, Ed. du Seuil, Paris, 1975 ; Ed. du Boréal, coll. „Boréal compact”, Montréal 2004, p. 104.

<sup>3</sup> Hébert, A. – *Les Enfants du sabbat*, Ed. du Seuil, Paris, 1975 ; Ed. du Boréal, coll. „Boréal compact”, Montréal, 2004, p. 187. La scène de la rencontre de la sorcière avec le diable apparaît aussi dans *Kamouraska* : « Aurélie Caron trottine sur la neige, son ombre légère et dansante devant elle. Un homme vêtu d'un manteau de chat sauvage vient à sa rencontre sur la route, dans le grand froid de l'hiver. » (*Kamouraska*, p.182).

<sup>4</sup> Hébert, A. – *Les Enfants du sabbat*, Ed. du Seuil, Paris, 1975 ; Ed. du Boréal, coll. „Boréal compact”, Montréal, 2004, p. 44.

<sup>5</sup> Eliade, M. – *Occultisme, sorcellerie et modes culturelles*, Ed. Gallimard, Paris, 1978, p. 122.

fabuleux »<sup>1</sup>. Dans les mythologies anciennes, l'image du diable est associée à un bouc chevauché par les sorcières. Le bouc est aussi l'incarnation des forces maléfiques symbolisant la sexualité exacerbée, la luxure et l'impureté. Son image est souvent associée à celle du dieu grec Dionisos qui a pris la forme d'un bouc lors de l'attaque du cyclope Typhon sur l'Olympe de Zeus. Le mythe de Dionisos transparait dans le récit hébertien dans les scènes du sabbat culminant avec l'inceste du père et de la fille. L'évocation de cet épisode de l'enfance de Julie rappelle, selon Elena – Brândușa Steiciuc, des illustrations anciennes datant des époques où la sorcellerie était considérée avec effroi et respect en même temps, mais aussi des époques plus récentes, comme le XXe siècle, où la fascination de ce phénomène n'a pas cessé de nourrir l'imaginaire collectif et individuel :

*After a savage, cruel childhood of malefic initiation (with imaginary ritual elements recalling Francesco maria Guazzo's illustrations of the Sabbath in his Compendium Maleficorum (1618) as well as Martin Van Maële's drawings from the beginning of the twentieth century, sister Julie now seems to possess paranormal abilities...<sup>2</sup>*

Effectivement, le parallèle entre les scènes du sabbat du roman et ces représentations picturales témoigne de la grande force expressive dont jouit le texte d'Anne Hébert qui, s'inspirant comme elle-même avoue, des témoignages et des documents anciens, a su transférer à cette histoire de sorcellerie et d'inceste toutes les horreurs et les angoisses des époques révolues.

La dimension érotique de la sorcellerie devient ainsi évidente dans la scène du sabbat, sorte de « délire onirique »<sup>3</sup> qui évoque les Bacchanales et la résurrection des Priapées et s'associe au culte phallique rendu au Grand Bouc Noir. Jung attribue à l'inceste un « contenu hautement religieux »<sup>4</sup>, ce qui devient évident dans les scènes lubriques du sabbat de la montagne de B. Père et fille, diable et sorcière, apparentés par le sang et aussi parce

---

<sup>1</sup> *Idem.*, p. 123.

<sup>2</sup> Steiciuc, E-B & Grigoruț, C. – « Invisible Sides of Fear in Anne Hébert's *Les Enfants du Sabbat* » in *Messages, Sages and Ages. Proceedings*, vol. III, Ed. Universității Suceava, 2008 (« Après une enfance sauvage et cruelle de l'initiation maléfique (avec des éléments de rituel imaginaire rappelant les illustrations du sabbat de Francesco Maria Guazzo dans son *Compendium Maleficorum* (1618), mais aussi les croquis de Martin Von Maële du début du XXe siècle, sœur Julie semble posséder des habilités paranormales... » - notre traduction), p. 168.

<sup>3</sup> Palou, J. – *La Sorcellerie*, PUF, Paris, 1957, p. 26.

<sup>4</sup> Jung, C. G. – *Ma vie*, Ed. du Seuil, Paris, 1991, (trad. de l'allemand par Aniela Jaffé), p. 195.

qu'ils incarnent le Mal absolu, accomplissent l'inceste dans l'espoir de procréer le plus redoutable sorcier. Mais cette union ne peut pas servir à ce but car, selon la remarque de Roger Caillois, l'inceste « n'est qu'une transgression particulière de *l'ordo rerum*. Il consiste dans l'union impie et forcément stérile de deux principes de même signe. »<sup>1</sup> Repoussé au début, traumatisant et grotesque, l'acte incestueux est souhaité plus tard par Julie, mais dans la compagnie de son frère, pour le même but, mais sans succès.

À la manière des *Enfants du sabbat*, le roman *Kamouraska* met en place le même couple diable – sorcière, par les deux personnages principaux, Elisabeth d'Aulnières et George Nelson. Même si *Kamouraska* est un roman historique avec des va-et-vient dans le temps, on peut pourtant identifier quelques éléments qui permettent une interprétation fantastique tenant plutôt de la construction des personnages que de l'action proprement dite. À maintes reprises, les personnages s'auto intitulent ou nomment les autres de l'appellatif de « sorcière » ou de « diable », car ils sont investis des traits de ces personnages fantastiques. Il est vrai, les faits présentés ne donnent pas le frisson au lecteur, comme c'était le cas des *Enfants du sabbat*, mais les personnages permettent, par leurs gestes ou par leur apparence physique, d'être situés du côté du fantastique.

Et tout comme dans *Les Enfants du sabbat*, le personnage féminin du roman *Kamouraska* accomplit à sa manière son sabbat à elle d'abord dans l'adultère, avec le démon qui est George Nelson, et ensuite avec son mari quand elle fait le simulacre de l'acte d'amour, alors qu'elle était déjà enceinte de l'enfant de son amant. Elle simule la réconciliation avec Antoine Tassy pour se mettre à l'abri de tout soupçon et garder sa réputation intacte, mais l'acte est ressenti avec une acuité des sens et comme un double supplice qui la pervertit, elle et son enfant pas encore né : *Au fond de moi mon enfant souffre les assauts furieux du sang étranger. Mon enfant est agressé et souillé.*<sup>2</sup> L'expérience de la montagne de B. se répète, cette fois dans le cadre de la maison de la rue Augusta où, comme lors d'une cérémonie religieuse, elle est « suivie de tout un cortège de femmes éplorées ».

Opérant des schémas et une analyse qui mettent en évidence une série de similitudes entre *Kamouraska* et *Les Enfants du Sabbat*, Ruth Major identifie une dynamique et une destinée commune pour les personnages des deux romans, qu'ils soient masculins ou féminins, démons ou sorcières :

---

<sup>1</sup> Caillois, R. – *L'homme et le sacré*, Ed. Gallimard, Paris, 1950, p. 108.

<sup>2</sup> Hébert, A. – *Kamouraska*, Ed. du Seuil, Paris, 1970, p. 143.

*L'auteure fait passer un contenu textuel du meurtre, d'adultère, du changement des rapports de pouvoir entre hommes et femmes, du défi (voire du mépris) de la religion par le biais du souvenir (rêvé ou non) et de la sorcellerie. Anne Hébert délègue donc ses narratrices pour faire passer un contenu inadmissible (meurtres, etc.) par l'inaccessible (rêve, souvenir, sorcellerie), donc par le fantasme qui, lui, n'a rien de répréhensible.<sup>1</sup>*

En véritable sorcière, comme elle s'autoproclame à maintes reprises, Elisabeth use de ses charmes pour se faire reconnaître et accepter par le diable, figure lubrique par excellence, reconnaissance qui peut être interprétée comme l'« inversion des rapports hommes/femmes puisque, selon la mythologie, c'est le diable qui doit se faire reconnaître »<sup>2</sup>. Une fois reconnue et acceptée, leurs destins se verront scellés par le crime et l'adultère.

Mais qui est le diable dans *Kamouraska* ? D'abord, c'est Antoine Tassy qu'Elisabeth rencontre lors d'une chasse, symbole du diable à l'affût guettant sa proie, où elle se fait remarquer (ironie !) par l'adresse de tirer des coups de fusil. La scène de la chasse ne fait d'ailleurs qu'anticiper le meurtre de l'anse de Kamouraska où cette fois, c'est Antoine qui sera la victime. Mais Elisabeth semble avoir échoué dans son choix car Antoine s'avère faible et attiré par d'autres femmes, sorte de diable déchu qui ne mérite pas sa sorcière, et elle se voit obligée de demander l'exorcisation qui se fera par le meurtre : *Elisabeth est ensorcelée par son mari. Il faudrait l'exorciser.*<sup>3</sup>

Ensuite, c'est le docteur Nelson auquel le métier qu'il exerce lui attire la réputation de démon, de « plus grand diable » qui fait tarir le lait des jeunes mères rien qu'en les regardant de ses yeux noirs qui rappellent l'enfer : *Aurélie s'empresse de colporter dans tout Sorel que le docteur Nelson est un diable américain qui maudit les mamelles des femmes. Comme on empoisonne les sources.*<sup>4</sup>

Cette fois, Elisabeth se fait reconnaître par le *stigma diaboli*, les bleus et les traces des coups que son mari lui a infligés. Si la première fois elle se fait remarquer par l'adresse de manier le fusil, autrement dit de donner la mort, la rencontre avec George Nelson se fait sous les auspices de la beauté physique, de la nudité féminine qui enflamme le côté lubrique du diable.

---

<sup>1</sup> Major, R. – « *Kamouraska* et *Les Enfants du sabbat*: faire jouer la transparence », in *Voix et Images*, vol.II, no. 3, p. 467.

<sup>2</sup> Idem, p. 467.

<sup>3</sup> Hébert, A. – *Kamouraska*, Ed. du Seuil, Paris, 1970, p. 58.

<sup>4</sup> Idem., p. 112.



George Nelson a tous les attributs du diable : cheveux et yeux noirs, par son métier il détient les secrets de la vie et de la mort, il ne se départ jamais de son magnifique cheval noir qui semble former avec son maître un couple redoutable issu de l'enfer. En route vers Kamouraska, il se fait remarquer par son traîneau et cheval d'apparence dantesque. Le cheval, expression du double de Nelson, se trouve avec son maître dans une étroite communion :

*Ce cheval est encore plus extraordinaire que vous ne pouvez croire. Tous les aubergistes du bas du fleuve, de Sorel à Kamouraska, vous parleront, qui de sa force et de son endurance, qui de sa beauté de prince des ténèbres. Mais seul George Nelson lui-même pourrait évoquer devant vous la sensibilité profonde de cette bête, la complicité parfaite qui lui fait régler son allure puissante au rythme même du cœur fou de son maître.<sup>1</sup>*

Dans son traîneau tiré par son cheval noir, George Nelson, attendu et désiré, hante les nuits de son amante et s'inscrit d'emblée dans le fantastique par l'image infernale qu'il évoque. Créature de l'enfer, il se déchaîne les nuits, moment propice pour les sorties des démons : *Toutes les nuits il passe sous mes fenêtres. Avec son cheval noir et son traîneau noir<sup>2</sup>*. Et c'est toujours dans le même traîneau que démon et sorcière, George Nelson et Elisabeth, se rendent la nuit au bal à Saint-Ours comme à une cérémonie sabbatique. Après avoir assassiné Tassy, il erre, hagard, dans son traîneau fabuleux, démon sous l'apparence d'un voyageur à travers le monde pour y semer le désordre et la terreur sans qu'on puisse retrouver sa trace.

Pourtant, le personnage d'Elisabeth représente pour la plupart des exégètes, ainsi que pour l'auteure même, le drame de la femme qui est victime d'une société étouffante et d'un mariage échoué. Selon Donald Smith, c'est Aurélie Caron la vraie sorcière du roman, annonçant d'emblée le personnage de Julie des *Enfants du sabbat*. De la même veine que sœur Julie, elle peut passer comme une buée à travers les murs : *On ne l'entend jamais venir. Tout à coup elle est là. Comme si elle traversait les murs. Légère et transparente.* »<sup>3</sup> Par son nom, elle rappelle le royaume des ombres, faisant allusion à la figure de Caron qui charriait les âmes des morts dans l'au-delà. Caron était le passeur qui transportait les morts chez Hadès, tout comme Aurélie qui sait d'avance si un nouveau-né vivra ou

---

<sup>1</sup> Hébert, A. – *Kamouraska*, Ed. du Seuil, Paris, 1970, p. 166.

<sup>2</sup> *Idem.*, p. 114.

<sup>3</sup> *Idem.*, p. 130.

mourra, rien qu'en le léchant. Le goût de sel<sup>1</sup> du corps du bébé, annonce la mort de celui-ci : *Tout de suite après leur naissance, quand la bonne femme les a bien lavés, moi, je les lèche, de la tête aux pieds, les bébés. Et puis, quand ils goûtent trop salé, ça veut dire qu'ils vont mourir.* »<sup>2</sup> C'est toujours elle qui est censée donner la mort à Antoine Tassy, mais elle s'avère incapable et indigne de la confiance accordée. Elle est encore plus ignoble lorsqu'elle dénonce sa maîtresse pour échapper à la punition de la loi humaine, mais sa fin est digne de son sort minable : le procès fait aux deux sorcières la trouve coupable de la mort de Tassy, de complice elle se voit appelée meurtrière, alors que les vrais coupables recouvrent la liberté. Maigre et pâlotte, elle n'a pas la beauté de sa maîtresse, elle est une sorcière échouée dont les dons sont limités, comme nous venons de le voir.

Comme tout personnage fantastique, le diable et la sorcière vivent dans un isolement qu'ils s'auto imposent ou qui leur est imposé. Vivant en marge d'une société qui les refuse, ils réussissent pourtant à s'immiscer au sein de celle-ci et à la pervertir. Représentants du mal et des anti-valeurs chrétiennes, ils avertissent aussi sur le mal qui se cache en nous-mêmes.

Dans les récits d'Anne Hébert, la sorcière fait avec le diable ou le démon un couple fascinant de beauté et d'horreur, de ruse et séduction. Captifs dans un monde où ils sont des parias, ils emprisonnent à leur tour ceux qui tombent à leur piège, car une fois pris dans leurs rets, on ne peut qu'en sortir indemne. Ou mort.

### **Bibliographie**

- Brion, M. – *Arta fantastică*, Ed. Meridiane, Bucuresti, Col. Biblioteca de artă, 1970, (trad. Modest Morariu)
- Caillois, R. – *L'homme et le sacré*, Ed. Gallimard, Paris, 1950
- Eliade, M. – *Occultisme, sorcellerie et modes culturelles*, Ed. Gallimard, Paris, 1978
- Hébert, A. – *Kamouraska*, Ed. du Seuil, Paris, 1970
- Hébert, A. – *Les Enfants du sabbat*, Ed. du Seuil, Paris, 1975, Ed. Boréal, coll. „Boréal compact”, Montréal 2004
- Jung, C. G. – *Ma vie*, Ed. du Seuil, Paris, 1991, ( trad. de l'allemand par Aniela Jaffé)
- Major, R. – « *Kamouraska* et *Les Enfants du sabbat*: faire jouer la transparence », in *Voix et Images*, vol.II, no. 3
- Millet, G. & Labbé, D. – *Le fantastique*, Ed. Belin, Paris, 2005
- Palou, J. – *La Sorcellerie*, PUF, Paris, 1957
- Saint – Martin, L. – « Écriture et combat féministes : figures de la sorcière dans l'écriture de femmes au Québec », in *Quebec Studies* no12, Spring/Summer 1991

---

<sup>1</sup> Selon Jean Palou, le sel est un condiment répugné par sorciers et sorcières, à cause de son pouvoir exorciste.

<sup>2</sup> Hébert, A. – *Kamouraska*, Ed. du Seuil, Paris, 1970, p. 63.

Smith, D.– « Anne Hébert et les eaux troubles de l’imaginaire », entrevue avec Anne Hébert dans *Lettres québécoises : la revue de l’actualité littéraire*, no 20, 1980 – 1981, sur <http://id.erudit.org/iderudit/40334ac>

Steiciuc, E.-B. & Grigoruț, C. – « Invisible Sides of Fear in Anne Hébert’s *Les Enfants du Sabbat* » in *Messages, Sages and Ages. Proceedings*, vol. III, Ed. Universității Suceava, 2008

Walsh Matthews, S. – « Le magique au sein de la littérature québécoise contemporaine ; les figures de l’ogre et de la sorcière chez Anne Hébert » in *Ogres et sorcières : mythologies et réécritures*, sous la coordination de Muguras Constantinescu, Claudia Costin, Ed. Universității Suceava, 2008